PASSAGES
PASSAGEN

La mise en œuvre
ou le geste de créer

MAGAZINE
CULTUREL
SUISSE
NUMÉRO 25
AUTOMNE
1998

Maja Wicki

La liberté à sa naissance

C'est Martha Arendt-Cohn, la mère de Hannah Arendt, qui, dès le début de sa scolarité, a donné ce conseil à sa fille: *«Ne courbe jamais l'échine!»*. Hannah avait huit ans quand la Première Guerre mondiale a éclaté. Et à cette époque, l'antisémitisme était présent aussi bien dans les écoles et les administrations que dans la rue. Aucun enfant juif n'échappait à cette expérience, même si les enfants des juifs pauvres, notamment ceux qui étaient arrivés à Königsberg en provenance des régions d'Europe centrale où sévissaient des pogroms, en souffraient davantage que les enfants issus de milieux bourgeois ou intellectuels. Martha Arendt-Cohn qui, après la mort précoce de son époux, dut élever sa fille toute seule, lui donna pour instruction de toujours se défendre quand elle-même ou d'autres enfants juifs étaient attaqués par des enfants de même âge, et de quitter immédiatement les lieux, l'école par exemple, si les attaques étaient le fait d'adultes, notamment d'enseignants, et de venir en informer sa mère. Dans ces cas, Martha Arendt envoyait une plainte par lettre recommandée et exigeait qu'aucun enfant ne soit dénigré ou désavantagé à cause de son origine.

Que faisait Martha Arendt? Elle faisait savoir d'une manière nette qu'elle trouvait intolérable une situation que l'opinion dominante du moment tolérait, voire encourageait. Il s'agissait de l'antisémitisme quotidien, chaque jour plus présent. Martha Arendt n'était pas une théoricienne comme le sera sa fille plus tard, elle n'avait pas fait d'études ni n'exerçait de profession, mais elle était membre du Parti socialiste allemand, interdit à cette époque, et elle faisait partie d'un cercle de femmes et d'hommes progressistes qui pensaient par eux-mêmes. Avant tout, Martha Arendt était créative. Elle développait un mode d'action nouveau, différent. Au lieu de geindre et de se lamenter, elle accusait. Au lieu de conseiller à son enfant de ne pas se faire remarquer pour ne pas susciter l'antisémitisme, comme on le conseillait si souvent, elle clamait publiquement que ce dernier est une injustice et exigeait un même respect pour les juifs, les chrétiens et tous les autres. Surtout, elle exigeait le respect des adultes pour les enfants. Elle inversait tout simplement une règle sociale apparemment immuable, celle du mépris hautain des adultes à l'égard des enfants, des chrétiens à l'égard des juifs. Et cela sans théorie, sans programme, simplement sur la foi de son impulsion qui lui dictait de ne pas tolérer l'intolérable et de le dire.

La créativité est le nom que porte la liberté à sa naissance. Pourquoi à sa naissance? La liberté a bien des noms, philosophiques et politiques. Hannah Arendt n'a jamais cessé, dans son œuvre, de désigner la liberté comme la capacité de recommencer, une capacité qui commence à la naissance et qui est symbolisée simultanément par la naissance. La capacité de naître est le pendant de celle de mourir. Pas une fois pour toutes, mais fréquemment: une *compétence* propre à tous les hommes, celle de recommencer, de prendre un nouveau départ, d'échapper ainsi à ce qui est apparemment inéluctable et fatal. L'imagination et le jugement font aussi partie de cette compétence, de même que leur expression dans la langue, la capacité de convaincre, de former des coalitions et de changer les rapports de force de manière *non violente*. C'est tout cela que recouvre l'idée d'action chez Hannah Arendt. La liberté, au sens de la capacité de naître, implique dès lors l'aptitude à intervenir par l'action dans le déroulement apparemment inexorable de l'histoire, du *destin* en recourant à toutes les armes de la pensée, de l'imagination, de la logique, des compétences relationnelles et langagières, bref, à toutes les capacités *créatives* propres à façonner une situation nouvelle. C'est pourquoi la créativité est le nom que porte la liberté à sa naissance, son premier nom, son nom de jeune fille, son sobriquet, son nom ludique qui contrebalance la fatalité de la mort. Je vais raconter ici deux histoires qui illustrent l'adéquation de ce nom.

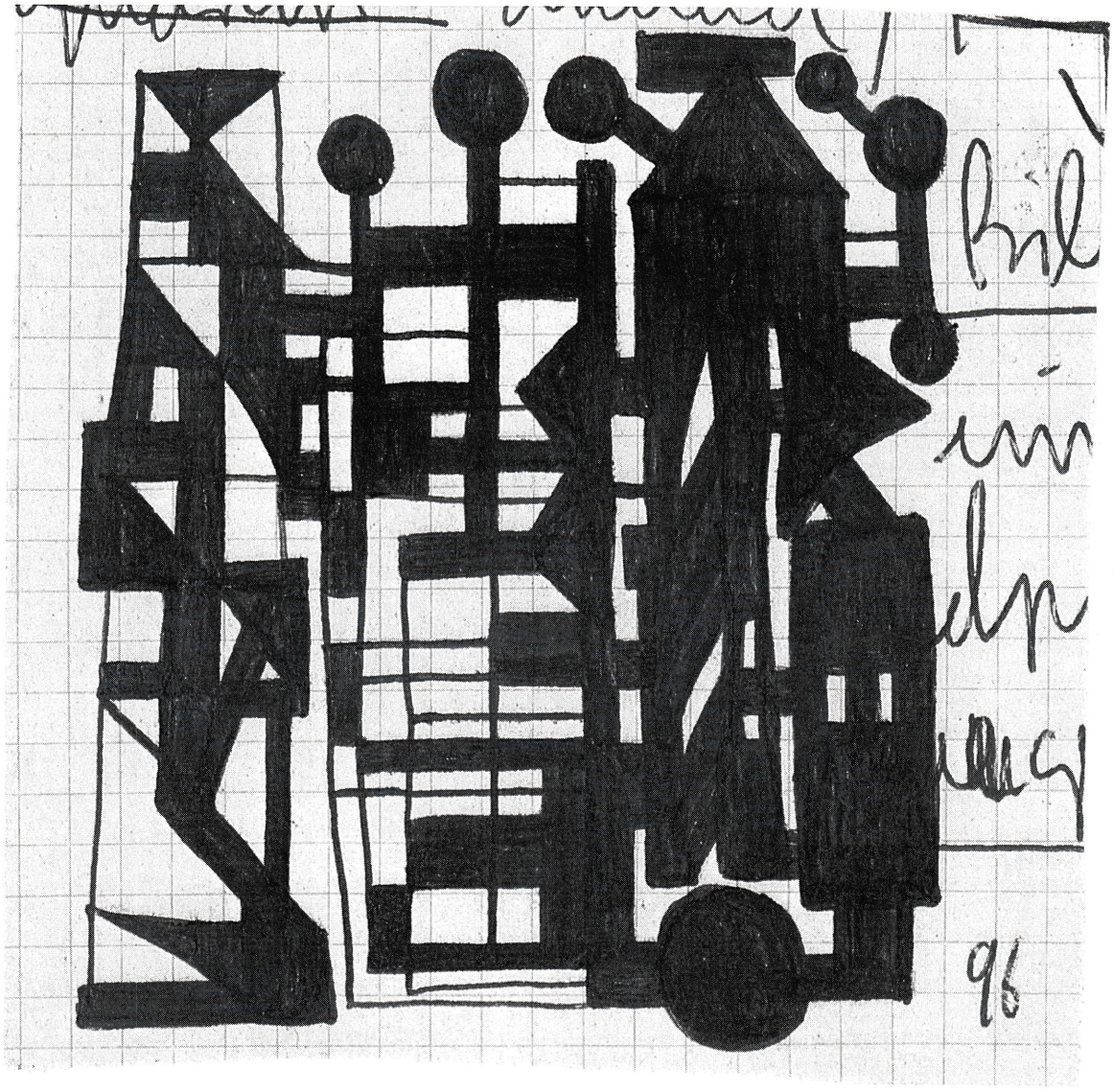
Vers la fin des années quatre-vingt, Letizia Battaglia (qui est à présent députée européenne), me fit savoir que les femmes de Sicile s'apprêtaient à rompre la séculaire loi du silence, l'*omertà*; que non seulement elles s'apprêtaient à s'insurger contre la mafia, mais qu'elles allaient s'y opposer publiquement. Elles renonçaient à se plaindre à mi-voix, entre femmes, elles allaient accuser, dire les noms des escrocs et des assassins ainsi que des commanditaires des escroqueries et des assassinats, sans crainte, en pleine salle d'audience et devant la presse réunie. C'était nouveau, cela vous coupait le souffle. Je décidai de me rendre en Sicile et de suivre, en compagnie de Letizia Battaglia, la lutte des femmes contre la mafia, d'aller les voir là où elles vivaient, dans les villages pauvres du centre de l'île et dans les bâtisses de béton délabrées de Palerme et de Catane.

Letizia Battaglia avait fixé les crimes mafieux sur la pellicule depuis des décennies déjà, chaque assassinat, chaque attentat, les membres des familles en deuil, silencieux, les veuves pétrifiées et leurs fils dont l'aîné, à peine adulte, le bouton noir au veston, était déjà à la solde des assassins du père, destiné de manière apparemment inéluctable dès l'enfance à tuer et à venger d'autres meurtres, obligé, adolescent, de vivre déjà dans la crainte permanente de sa propre élimination au sein du système mafieux, à cause des règles du système. Les fils que ces femmes mettaient au monde étaient d'abord des fils de la mafia, et les filles, comme les mères, étaient d'emblée condamnées à mettre au monde des fils et à se taire pour faire perdurer la mafia. La mafia créait la loi à laquelle tous devaient se soumettre – l'église, les autorités du village, du district, de l'île, du pays, sans parler des femmes. Et voici que, soudain, les femmes disaient non.

Nulle part nous n'avons été éconduites. Les femmes considéraient Letizia comme leur alliée et moi comme l'alliée de Letizia. Elles racontaient dans leur dialecte sicilien, des heures durant parfois, les unes à la cuisine, les autres *nel salotto* aux lourds meubles drapés contre la lumière et la poussière, acquis généralement au moment du mariage, et ménagés pour servir plus tard, comme le bonheur. Chacune de ces femmes avait plusieurs morts à déplorer, et aucun qui soit mort de mort naturelle. Pères, oncles, frères, neveux, époux, fils. Nombreuses étaient celles qui avaient certes appris le décès d'un des leurs mais n'avaient pas pu ensevelir son corps. Plongés au fond de la mer, noyés dans un mur en béton, dissous dans l'acide chlorhydrique, enfouis quelque part – elles ne le savaient pas et ne l'apprenaient souvent que des années plus tard.

Mais ces femmes en savaient beaucoup sur le système. Elles y avaient grandi en compagnie de mères, de grand-mères et de voisines qui toutes ne connaissaient rien d'autre que la terreur et le silence, que la terreur de la violence.

Et voici qu'à la fin des années quatre-vingt, elles en avaient soudain trop avalé. Elles ne supportaient plus de mettre au monde des enfants d'emblée destinés à être serviteurs et victimes de la violence. Elles ne supportaient plus la terreur du silence imposé et de l'impuissance


96

désemparée. *«Ne plus jamais plier l'échine!»*. Le courageux *basta!* passait de l'une à l'autre comme une infection libératrice sans théorie ni organisation. Il y eut alors plusieurs procès contre des chefs de la mafia et leurs acolytes au cours desquels elles témoignèrent pour l'accusation. Les délibérations, par la télévision, entraient dans tous les foyers italiens. Et les juges furent enfin en mesure de condamner des meurtriers récidivistes et leurs commanditaires devant toute la nation. Les femmes avaient réussi à créer une situation tout à fait nouvelle: la mafia n'était plus un système impénétrable, il s'agissait de crimes qu'on pouvait nommer et de criminels à qui on pouvait demander des comptes.

En 1988, correspondante politique en Turquie à l'époque des procès contre les *dissidents* arrêtés après le putsch militaire, je fis connaissance de gens qui pratiquaient ouvertement la résistance créative, par impulsion personnelle, des mères, des femmes et des sœurs de détenus politiques, des défenseurs des droits de l'homme aussi, et parmi eux, l'éditeur du fascicule poétique … *tirnaklarimla yaziyorum* (… j'écris avec mes ongles) qui présente en turc et en allemand des poèmes de détenus politiques des années 1980 à 1985, par exemple celui de Hülya Ayse Özzümrüt, une jeune femme arrêtée en 1980 et condamnée en 1984 en compagnie de cent autres accusés à la peine capitale, commuée en prison à perpétuité pour appartenance à une organisation interdite. Au cours du procès, Hülya fit clairement savoir qu'elle ne reconnaissait pas la compétence du tribunal d'exception et qu'elle poursuivrait sa lutte en prison. Ses poèmes, qu'elle a pu faire sortir de prison et éditer, faisaient partie intégrante de ce combat.

Enchaînée depuis des années derrière des portes verrouillées qui résonnent, les yeux barrés de barreaux, voilà bien longtemps que je n'ai vu ni fleurs ni montagnes, que je n'ai rencontré que l'obscurité de la nuit…
Pourtant…
Le jour naît du milieu de la nuit, la liberté parmi nous. Entre nos mains crevassées luit la vie, elle ne s'éteint jamais…

Durant mes recherches, j'ai vécu auprès de mères et d'épouses de détenus politiques. Il n'aurait pas été imaginable pour elles de me mettre à l'hôtel. Non seulement elles m'offraient un lit et une place à leur table, mais aussi des rencontres, des histoires et des informations politiques importantes. Il fut aussi question de Leyla Zana. Ce n'est que bien plus tard que j'eus l'occasion de lire ses lettres et ses pamphlets.

Dans les pays comme la Turquie, l'Iran, l'Irak ou l'Algérie, où sévissent des guerres ouvertes ou larvées, une charge écrasante pèse sur les épaules des femmes et des mères. Dans mon pays, une guerre non déclarée sévit depuis plus de dix ans. […] Les morts, les blessés, les infirmes se comptent par dizaines de milliers, les femmes qui, comme moi, réclament la liberté d'enseigner à leurs enfants leur langue maternelle, qui exigent que l'identité et la culture kurdes puissent s'exprimer librement dans des conditions démocratiques, sont appelées terroristes et pourchassées.
(Cette citation et les suivantes sont extraites de *Briefe und Schriften aus dem Gefängnis* par Leyla Zana, Montage Verlag, Dötlingen 1996.)

A la fin des années soixante-dix, Leyla Zana a décidé de ne pas se taire plus longtemps au sujet de l'oppression de son peuple, elle savait qu'elle aurait besoin de la langue pour cela. Elle, qui ne parlait que son dialecte kurde, a appris le turc en autodidacte. Elle s'est engagée dans les mouvements qui luttaient contre les conditions inhumaines faites aux détenus, contre la torture et les disparitions, y compris dans le cadre de l'association internationale en faveur des droits de l'homme. Elle a conduit des manifestations et publié imperturbablement ses articles dans la presse kurde en dépit d'une répression constante.
Aujourd'hui, à l'âge de trente-six ans, Leyla Zana a dix-sept années de persécutions derrière elle. Comme elle l'écrit dans un article paru en 1994 dans la presse internationale, elle a *«éprouvé dans sa chair la cruelle expérience de la torture* (en 1988 quand elle a été détenue cinquante-neuf jours par la police) *et la douleur indicible de l'assassinat d'une série d'amis proches.»* En 1993 elle a échappé de peu à deux attentats après avoir été élue en 1991 au parlement turc par l'arrondissement de Diyarbakir, seule femme kurde parmi 450 députés.
Le 4 mars 1994, on lui retira l'immunité parlementaire. Depuis lors, elle est en prison et selon le jugement du 8 décembre 1994, elle doit y rester encore quinze ans. Elle lutte inlassablement du fond de sa prison, écrit des lettres et des essais qu'on parvient à faire sortir de sa cellule. Dans une lettre du 22 octobre 1994 adressée à Kendal Nezan, un vieil ami politique, elle fait observer que les brimades et la dureté de l'incarcération ne l'ont *«ni découragée ni abattue. […] Je me surprends de plus en plus souvent, ces derniers temps, à tomber dans des rêveries. Parfois je suis alors libre comme un oiseau des montagnes du Kurdistan, parfois dans la foule de Diyarbakir, parfois parmi les miens, environnée d'affection et de chaleur. Mes geôliers peuvent enfermer mon corps, mais mes idées ne connaissent pas de barreaux, pas d'interdits et pas de frontières.»*
Au début de 1997, pendant les négociations entre l'Union européenne et la Turquie, les médias turcs ont affirmé que Leyla Zana serait libérée, en raison de son état de santé, au titre d'une amnistie personnelle. Dans le même communiqué, on disait que le président américain Bill Clinton avait exigé sa libération comme une sorte de contrepartie de la Turquie à son billet d'entrée dans l'UE. Leyla Zana a refusé une amnistie personnelle en précisant qu'elle ne se laissait pas instrumentaliser au profit de la Turquie et qu'il n'y avait de toute façon pas de liberté pour elle *dehors* tant que son pays et ses compatriotes ne vivraient pas en liberté.
Elle est séparée de ses enfants depuis des années. Ronay est né en 1975 et Ruken en 1981, ils vivent à l'étranger. A sa fille alors âgée de quinze ans, elle a écrit en 1994, peu après son arrestation: *«Tu ne peux maîtriser les problèmes qu'en en parlant à quelqu'un. Si tu n'en parles pas, ils deviennent de plus en plus pesants, jusqu'à ce que tu ne trouves plus d'issue.»*
Sa confiance dans la langue comme contrepoids à la violence, dans le pouvoir de la langue pour l'établissement d'une résistance efficace contre la violence, reste le fondement de sa propre lutte; elle est aussi le message qu'elle transmet à sa fille, à ses amies et amis.

Parlez! Prenez la parole! Exprimez-vous à votre manière! Pour que personne ne puisse plus nous dire: «Tais-toi femme!» Nous refusons de nous taire. Parler en toute liberté est un pas décisif sur la voie de la liberté.

Les actions de résistance contre la violence et le mépris entreprises par des femmes, nées d'injustices permanentes et insupportables, entreprises en faveur d'une vie sans peur, d'une vie de coexistence harmonieuse sont autant d'exemples de la force merveilleuse qui tire sa substance des pouvoirs de la créativité. Cette force est capable de s'opposer à ce qui paraît inéluctable, elle est capable de rompre avec des schémas d'action et de souffrance endurcis par les systèmes d'oppression; elle peut rendre sensible la possibilité d'un changement du cours de l'histoire, d'un nouveau début. Et soudain l'espoir d'un monde où des enfants puissent s'imaginer qu'une fois adultes ils vivront en bonne harmonie, sans crainte, oui, soudain cet espoir devient un joyeux rêve éveillé. ■

Traduit de l'allemand
par Gilbert Musy

Maja Wicki est née en 1940. Elle est docteur en philosophie, spécialisée dans la philosophie existentielle et la théorie politique; elle exerce en tant que psychanalyste à Zurich et travaille également comme journaliste *free-lance.*